

Titre : Il ne s'était rien passé

Auteur : Pierre Astrié

Personnages :

- Yvonne Fabre, la factrice
- Pierrot, le jardinier
- Paul, l'écrivain
- La jeune fille
- Docteur Moulières

Durée approximative : 1 h 45

« Les êtres sont-ils en mesure d'accéder à leur véritable histoire, de la raconter ? » interroge le texte liminaire.

C'est cette question qui torture Paul, un écrivain en panne d'inspiration, qui a trouvé refuge dans les Cévennes. Il est un étranger ici qui passe son temps à observer ses voisins, le jardinier et la jeune fille avec son carton à dessins. A redouter aussi l'arrivée de la factrice. Il écrit malgré tout parce que c'est mieux que rien. Les autres l'observent aussi. Un orage vatous les réunir chez lui autour de la jeune fille qui s'est fait renverser par la voiture de lafactrice. En attendant le médecin, ils bavardent, découvrent qu'ils ont des préoccupations proches, des souvenirs à révéler, à partager, ou à laisser enfouis. Tout aurait pu être possible, aucun silence ne fut brisé. La jeune fille est repartie, Paul n'a pas invité Yvonne, Yvonne n'apas interrogé la jeune fille. Il ne s'est rien passé.

L'écriture simple et poétique dévoile à la fois la pensée et l'intimité des personnages. Elle tisse une complicité avec le lecteur qui construit l'histoire, spéculé sur les faits, cherche la vérité des êtres. La pièce propose un travail sur la voix très intéressant, fait de silence, de difficulté à traduire exactement ce que l'on pense, ce que l'on peut dire ou ne pas dire, ce que l'on dit vraiment, ce que l'on invente, ce que l'on exagère.

Titre : Notre-Dame de Sligo

Auteur : Sebastian Barry
Traduction : Isabelle Famchon

Personnages :

- Mai, cinquante-trois ans, les débris d'une belle femme
- Jack, son mari, environ deux ans plus jeune qu'elle
- Joannie, sa fille de vingt ans
- La bonne soeur, une jeune femme
- Marie, la soixantaine passée
- Dada, la présence du père mort de Mai
- La petite fille, enfant de sept ans

Durée approximative : 2 h

Notre-Dame de Sligo c'est Mai O'Hara telle que la nomme sa fille « Et à la fin, j'ai su que tu étais Notre Dame de Sligo à part que ton petit garçon, tu l'avais perdu... ».

La pièce retrace les derniers jours de cette femme brisée par la vie et l'alcool. A l'hôpital de Jervis Street à Dublin, Mai raconte l'enfer subi et infligé au sein d'une famille meurtrie par les drames à répétition, avec en arrière-plan l'Irlande catholique des années 1950, marquées par la guerre et l'engagement des jeunes irlandais dans l'armée britannique.

La force de la pièce tient à la violence du personnage de Mai, dans sa parole d'un réalisme cru et d'une douceur désespérée. Autour de Mai qui concentre la force dramatique des deux actes, les vivants, Jack et Joannie, venus lui rendre visite, se croisent avec les morts ; Dada, le père, Cissie la petite soeur disparue. Ces derniers apparaissent pour l'aider au moment où les morts ont plus de compassion que les vivants.

L'écriture dramatique est efficace. Elle mêle théâtre réaliste et lyrique, passages dialogués, narratifs et monologues, personnages et figures (Dada, la petite fille, Maria).

*Titre : **En appelant Psyché***

*Auteur : **Sebastian Barry***
Traduction : Isabelle Famchon

Personnages :

- le docteur Barry
- Miss Nightingale

Durée approximative : 1 h 15

Entre deux voyages, le docteur Barry en grand uniforme vient passer un moment dans la salle d'attente d'une gare, seul lieu qui convienne à sa solitude, « Un fragment de maison, où personne ne vit » comme il dit. Il est bientôt rejoint par Miss Nightingale, elle aussi en transit. Le dialogue entre eux débute mal, le docteur Barry ignorant cette vieille femme. C'est à elle pourtant qu'il va confier son secret, son corps caché et sa vie bridée. Il raconte comment il est devenu un homme en changeant son nom et en faisant disparaître son corps de fille. Le docteur Barry détaille la brillante carrière qui fut la sienne et la misère de sa vie personnelle. Miss Nightingale raconte comment elle est devenue infirmière contre l'avis de sa famille riche et orgueilleuse.

La pièce repose sur ces personnages d'une force incroyable. Tout semble les opposer et pourtant en butte aux conventions sociales et au pouvoir du « territoire masculin », leurs histoires se ressemblent. Les questions de l'identité féminine et personnelle sont mises en perspective avec les questions sociales dans une société victorienne rigoriste où les êtres différents sont broyés. La référence à Psyché renvoie au secret sur l'identité, au coeur de l'histoire mythologique.

Titre : ***Jouer juste***

Auteur : **François Bégaudeau**

Monologue.

Durée approximative : 1 h

Un homme, entraîneur de football, dans les vestiaires avant les prolongations, s'adresse à ses joueurs. Avec exigence il les invite à maîtriser leur jeu à « jouer juste ». Il défend un système radical qui fait table rase des références à un jeu instinctif ou à la passion et ce faisant parle aussi d'amour.

L'écriture rapide et nerveuse maintient une analogie entre un « jouer juste » et un « aimer juste » qui supposent tous deux une technique et une maîtrise, mettant sur le même plan, passion du jeu, passion amoureuse, stratégies élaborées et échecs des systématismes.

Ce premier roman de François Bégaudeau a une véritable architecture, une musique, une force et une originalité qui peuvent tenter un acteur pour un spectacle. ***Jouer Juste*** demande du souffle à qui le découvre.

Titre : La Fratrie errante

Auteur : Bibish Marie-Louise Mumbu

Monologue d'une jeune fille entrecoupé des voix de ses trois frères, Victor, Daniel et Hugo ainsi que de Teddy, un voisin.

Durée approximative : 50 minutes

En Afrique centrale, dans une immense demeure que le père avait fait construire sur la colline surplombant toute la ville, vivent quatre orphelins. Cette maison, aujourd'hui délabrée, la soeur cadette veut à tout prix la garder. C'est elle qui veille sur ses frères. Elle se prostitue pour leur permettre de manger.

Une jeune femme africaine raconte sa vie et celle de sa fratrie, ordinaire et tragique et le poids du passé sur les vivants. Bibish Marie-Louise Mumbu évoque ici de manière forte et poétique le destin d'une famille et au-delà le sort de l'Afrique.

Le pouvoir émotionnel du texte est dans sa simplicité et le mouvement qui le porte.

Titre : Femmes, guerres, comédie

Auteur : Thomas Brasch

Traduit de l'allemand par : Michel Bataillon.

Décor :

- Le temps des jeux. Jeux d'échecs à taille humaine
- Troie Théâtre Trépas. Sur le faite du mur.
- Rage Soulage. Une buanderie.

Personnages :

- L'interprète de Rosa,
- l'Interprète de Klara,
- Pandare, le souffleur,
- Nègre 1,
- Nègre 2,
- Nègre 3,
- Nègre 4,
- Nègre 5.

Klara et Rosa furent deux lingères. C'est la guerre. Une guerre de tranchées. Rosa décide de rejoindre son époux Johannes sur le champ de bataille. Mais ce dernier est mort.

Pièce sur la guerre, les femmes dans la guerre et peut-être la folie. Les enjeux de sens sont à la fois manifestes et comme opacifiés. Si la guerre, protéiforme, est destructrice, elle détruit jusqu'à la possibilité pour un sujet – lui-même mis en crise - de la raconter, de la mettre en scène.

L'écriture dérange. Les deux interprètes jouent tous les rôles sans que rien ne soit jamais vraiment explicité, sans que l'on comprenne bien qui parle, qui joue : « je peux t'appeler Rosa et tu me dis Johannes ».

On est sans doute face à une tragédie. Même si on passe dans une buanderie (« ça dégrasse »). Nous sommes enfin sortis du théâtre du quotidien. Et il s'opère ici une véritable catharsis. La beauté des rapports entre ces femmes tient au caractère énigmatique et tout à fait –au sens propre- hors du commun de ces êtres.

*Titre : **La Fabbrica***

*Auteur : **Ascanio Celestini***

Traduit de l'italien par : Kathleen Dulac.

Monologue pour un homme

Durée : 1 h 30 environ

Récit épistolaire d'un fils à sa mère, cinquante ans après son entrée, en 1949, dans la Fabbrica, la grande usine.

C'est l'histoire de l'Italie, à travers la petite histoire des gens simples qui peuplent la fabbrica. Elle nous est contée, dans un style direct et poétique, par un acteur vieillissant mais vif, d'allure prolétarienne.

Trois générations d'hommes et de femmes sont convoqués pour dresser de façon pittoresque un tableau où s'entremêlent le privé et le politique, l'ère de « l'aristocratie ouvrière » et les souvenirs enfuis des « estropiés du travail », les divisions à l'arrivée du fascisme, le déclin de l'industrie métallurgique après-guerre.

Le propos de Celestini, généreux et puissant, prend très vite une dimension universelle. Il rend aux gens leur histoire. C'est un témoignage contre l'oubli, et c'est aussi un hymne à la mère à qui la vérité est due, même cruelle.

Ascanio Celestini invente une forme d'écriture dramatique narrative qui dépasse le monologue linéaire et qui rénove le théâtre social. La pièce, épopée collective, commémore à travers une voix unique, la condition des ouvriers.

*Titre : **Trois façons d'accommoder les pâtes***

*Auteur : **Timothée de Fombelle***

Comédie noire tragi-comique en 3 parties.

Décor : Une cuisine.

Personnages :

- Clovis
- Almeida
- Simone

Durée estimée : 1 h 15

Huis-clos dans la cuisine d'une villa de luxe entre deux hommes et une femme. Clovis jeune parrain de la mafia, dans un pays où manger les pâtes est un rituel, engage Almeida, rejeton d'un clan plus ou moins rival, pour surveiller sa femme Simone qu'il soupçonne de le tromper. L'action se déroule en « trois assiettes », qui décrivent, de manière savoureuse, les points de vue et les destins des trois protagonistes.

Parodiant la pièce de gangster, l'auteur parle en sous-texte de la désillusion amoureuse et de l'impossibilité de choisir entre deux êtres aimés. Les trois rôles sont ciselés comme des pièces d'orfèvrerie, et si le contenu de la pièce (une vengeance d'honneur sur fond mafieux) semble futile, la forme oscille, avec brio, entre la cocasserie et le désenchantement.

Titre : ***La Monstre***

Auteur : **Emanuelle delle Piane**

Texte édité à la Société suisse des Auteurs.
Collection Théâtre suisse.

Personnages :

- Marie et Line. Des soeurs siamoises, des jumelles, deux femmes identiques ou deux filles tout court.

La Monstre, c'est la mère coupable. Coupable de mauvais traitements. Coupable de ne pas pouvoir accepter l'amour de ses filles. Coupable parce qu'elles vont devenir mères à leur tour...

Marie et Line répètent ce qu'elles voudraient dire à cette mère qui ne voulait pas d'enfants ; elle a avorté neuf fois. Elles, elles se sont accrochées. Les neuf fantômes hantent les deux jumelles.

La mère a des amants. Elle n'a pas d'argent, joue au loto. Ses filles se sont mises à travailler pour lui faire une surprise. Auraient-elles des baisers ? Elles lui donneront de l'argent le jour où elle leur parlera de leurs beaux yeux verts. La mère décide de devenir putain. Elles seront riches désormais. Elles quitteront l'école. Elles ressembleront à leur mère, auront aussi des rendez-vous. Elles vont avoir un bébé. Elles vont avorter.

Pièce cruelle comme l'indique justement le sous-titre. Mais pour Emmanuelle delle Piane, il faut sans doute, revenir encore sur la douleur. La comprendre. Tout faire pour ne pas la reproduire.

Titre : Ils s'aimèrent et eurent beaucoup

Auteur : Philippe Dorin

Pièce publiée à l'Ecole des Loisirs

Personnages :

- Le Futur
- La Promise
- L'Autre avec des bottes
- Juliette Béquette

Succession de scènes courtes, à deux, le plus souvent devant le rideau de scène. Comme une ronde, la pièce s'ouvre et se ferme sur Le Futur et La Promise qui se retrouvent après ce qui pourrait être un tour du monde, sur place, en accéléré !

Plaisir de jouer avec les genres, les conventions (conte, scènes écrites comme des lettres, références à des chansons de Piaf etc.).

Si le couple qui se dessine au début de la pièce semble se retrouver à la fin, il y a quelque chose d'un « libertinage enfantin », l'exclusivité n'est pas de mise ici, en tout cas pas comme donnée *a priori* du couple. Ce qui ne dévalue rien, pas de débauche permissive non plus !

Tout en légèreté, l'écriture de Philippe Dorin emprunte des chemins moins balisés qu'il n'y paraît.

*Titre : **Dans le vif***

*Auteur : **Marc Dugowson***

Pièce publiée à l'Avant-Scène Théâtre.
Collection des quatre-vents.

Chronique de guerre.

12 personnages : Le Père Scornet, paysan ; La Mère Scornet, paysanne ; Jules-Etienne Scornet, fils d'Emile et Marie Scornet ; Marie-Louise Le Floch, saisonnière ; Père Ambroise, prêtre ; Robert de Brioux, lieutenant de réserve ; Antoine Guichard, caporal d'infanterie ; Atom Avedikian, soldat d'infanterie, 1^{ère} classe ; Le Capitaine Vincent, médecin militaire, neuro-psychiatre ; Mathile Chauvet, infirmière ; André Braouzec, infirmier psychiatre ; Otto Krieg, soldat allemand.

Durée estimée : 1h30

La pièce retrace le parcours de Jules-Etienne Scornet, paysan breton né à la fin du 19^e siècle, confronté comme tous ceux de sa génération à la guerre de 1914-1918. Sa mère meurt en couches. Elevé à la dure, il se marie, est envoyé à la guerre d'où il revient après des épreuves atroces, amputé et impuissant. Infirmes qui n'a plus de place parmi les siens, hanté par la mort de son enfant, sa vie bascule dans la folie.

L'efficacité de la pièce s'appuie sur la rapidité et la brièveté des scènes concentrées sur les faits, traitées comme des instantanés, « sur le vif ». D'une écriture alerte, sans complaisance ni misérabilisme, Marc Dugowson décrit l'horreur des tranchées, les mécanismes de haine de l'ennemi, les « Boches », que les soldats développent, leur argot militaire crû, raciste. Tout un univers tragique fait d'un mélange de fantasmes sexuels, de camaraderie brutale, de désespoir profond, de « besoin de consolation impossible à rassasier » comme dirait Stig Dagerman.

Titre : ***Habiller les vivants***

Auteur : **Marc Dugowson**

Comédie dramatique, en trois parties et 25 scènes.

Personnages :

- Gérard Scornet, dit Spoutnik
- Le Juge Bouba
- Roni Saltz
- Jacquot
- Louise
- Margueritte
- Désirée
- Gardien, off

Gérard Scornet, dit Spoutnik, adulte débile, purge une peine de prison pour meurtre. Il obtient sa libération contre un projet de réinsertion avec un travail dans un abattoir et le mariage avec Margueritte. Spoutnik retrouve ses parents adoptifs, Jacquot et Louise, forains et sa soeur Désirée, aveugle, amoureuse de Roni. Il fait son chemin à l'usine, collabore avec les patrons. Il licencie Roni, qui l'accuse du meurtre de Gilbert, un de leurs collègues. Margueritte et Désirée attendent chacune un enfant. Louise meurt. Jacquot se met à parler hébreu et révèle que Louise était sans doute une survivante de la Shoah.

Dans une langue magnifique de justesse, cette pièce met en scène des personnages très peu représentés. Spoutnik et Margueritte n'ont pas de langage propre, ils puisent leurs modèles dans l'idéologie dominante. Jacquot et Louise ont fui leur passé. Roni et Désirée cherchent le bonheur simple tels Léa et Hanan dans la légende juive.

La force de la pièce tient dans la rapidité et la brièveté des scènes ainsi que dans le mélange très habile de réalisme et de poésie, dans sa dimension sociale (la prison, l'abattoir, la grève, le souvenir de la guerre) et métaphorique (le mythe du dibbouk).

*Titre : **La petite pièce en haut de l'escalier***

*Auteur : **Carole Fréchette***

Durée : 90 minutes environ

Personnages :

- Grâce, une jeune femme
- Anne, sa soeur
- Jocelyne, sa mère
- Henri, son mari
- Jenny, la bonne

Dans une maison immense, il y a une petite pièce en haut de l'escalier qu'Henri, le tout nouveau mari de Grâce a fait construire, une pièce secrète, sa pièce, dont il a interdit l'entrée à toutes ses épouses successives. Grâce, malgré la promesse faite à Henri, va transgresser cet interdit. Lors d'une de ses absences, elle pénètre dans la pièce obscure et croit voir un homme qui saigne. Elle ne cesse d'être obsédée par cette vision. Au retour de son mari, désespérée, elle s'enferme dans la petite pièce. Henri réussit, à ouvrir la porte, allume la lumière et Grâce découvre que la pièce est vide. Henri explique pourquoi il a fait construire cette pièce sans fenêtre. Il propose à Grâce d'aller prendre un bain pendant qu'il va chercher de quoi réparer la porte, mais Grâce monte à nouveau et ouvre la porte.

Carole Fréchette réécrit le mythe de la boîte de Pandore et celui de Barbe Bleue, qu'elle traite de manière tout à fait originale en faisant de cette « petite pièce en haut de l'escalier » le lieu des peurs de Grâce et du désir d'Henri. Avec tous les éléments du conte à l'eau de rose, le mari millionnaire, la jeune épouse au nom de princesse, une belle maison... la pièce nous emmène de manière inattendue vers un dénouement tragique.

*Titre : **Je reviens de loin***

*Auteur : **Claudine Galéa***

Editions : Espaces 34

Personnages :

- Camille, la mère
- Marc, le père
- Lucie, leur fille
- Paul, leur fils

Camille revient dans une maison vide, qu'elle a quittée quelques années plus tôt. Elle se souvient de ce matin où elle a abandonné sans laisser d'adresse mari et enfants pour retrouver et éprouver sa vie de femme libre.

La pièce est écrite comme une symphonie : prélude, impromptu, premier, deuxième, troisième mouvement incluant duo, chansons, piano. Elle livre des bribes de vie, revient sur le passé du couple, le désarroi des enfants. Lucie règle ses comptes dans ses rêves avec sa mère ou joue fébrilement du piano. Paul s'évade dans la chanson : «Maman pense à moi». Le père chante aussi « T'as fait la malle ». Il se souvient des petits-déjeuners heureux en famille, puis décide à son tour de quitter la maison. Les temps basculent. On ne sait pas combien tout cela a duré.

Peut-être un seul instant. Marc et Paul, Lucie s'en vont. On les retrouvera morts (?). Elle, Camille, revient. De loin.

Claudine Galéa travaille la langue, l'aiguise pour en rendre la cruauté. Une pièce profonde qui oblige à creuser au-delà des apparences pour sa représentation.

*Titre : **Les Idiots***

*Auteur : **Claudine Galéa***

Editions : Espace 34

Personnages :

- Pat, 19 ans
- Dean, 19 ans
- Ange, 13 ans
- Chris, 23 ans
- La Mère
- Le Père
- La Femme
- Le Conducteur de train
- La Flic

Penser à ce que ce sera d'être vieux quand on est jeune, l'ennui, les études qui ne mènent à rien. Entre le père et la mère ça ne va pas très bien. Des enfants qui veulent faire vite des enfants d'amour et faire n'importe quoi pour vivre même jardinier par exemple.

Clair que Chris et Ange s'aiment.

Clair que la mère voudrait changer de crèmerie.

Clair que Pat s'autodétruit.

Clair que Ange qui a treize ans ne va plus à l'école.

Clair que le père d'Ange ne peut rien faire pour sa fille.

Clair que Pat a toujours un flingue avec elle.

La mère sait qu'on la prend pour une idiote, elle qui n'a pas de travail. Faut pas la prendre pour une idiote...

Pièce courte, rythmée, avec une douce mise en abîme de ses thèmes. La langue est personnelle, sincère, sans chichi.

Titre : Louis Juvet-Romain Gary 1945-1951

Auteur : Gabriel Garran

Durée : 1 h 45

11 personnages joués par 7 hommes et 1 femme.

Texte mêlant la correspondance que Louis Juvet et Romain Gary ont échangée de 1945 à 1951 et des extraits d'une pièce de Romain Gary intitulée *Le Radeau de la méduse*. A partir de cette relation épistolaire, Gabriel Garran a conçu un travail vif, original, profond, qui évoque les liens affectifs et artistiques de deux monstres du paysage littéraire et théâtral français. Relation paradoxale puisque malgré les encouragements prodigués, Juvet ne montera aucune oeuvre dramatique du romancier Gary. Ce texte donne l'occasion de percevoir le geste de création, ce génie indomptable et invisible, en pleine recherche de lui-même car le personnage principal n'est autre que le théâtre. Il est aussi un témoignage rare sur un homme exigeant, fidèle à ce qu'il croit être le théâtre, les personnages et leur construction.

*Titre : **Le Brave soldat Chveik***

*Auteur : **Robert Gillner***

D'après le roman de Jaroslav Hasek.
Traduit de l'allemand par Elisabeth Rass

Durée : 1h45 environ

Décors : 6 ou 7

Personnages :

- 1 femme
- 6 hommes
- 2 figurants

Chaque comédien joue environ 3 rôles, à l'exception de l'acteur qui incarne Chveik
Les pérégrinations du soldat Josef Chveik, brave Tchèque de Prague vénérant l'armée d'une façon naïve et zélée. Homme du peuple à la langue bien pendue, ses propos mettent ses interlocuteurs dans l'embarras, mais grâce à son mélange d'insolence et d'innocence, il sortira sans une égratignure de la Grande guerre.

Cette adaptation pour le théâtre d'une figure romanesque devenue une véritable icône pour le peuple tchèque a déjà été montée avec succès à travers l'Europe. Le thème abordé est universel : l'Histoire de l'humanité n'est que jeu de hasards absurdes et d'événements triviaux comme la Grande guerre où tout héroïsme fut insensé et dérisoire.

Cette très bonne adaptation du roman de Jaroslav Hasek, avec ses dialogues d'une drôlerie toute en finesse, rend hommage au personnage de Chveik, qui est d'après Jean-Richard Bloch « l'esprit de Don Quichotte dans la panse de Sancho ».

Titre : *Un peu de nuit*
(manuscrit)

Auteur : **Alban Ketelbuters**

Nombre de personnages : 7.

(5 femmes, 2 hommes) : Marie, Anne, Isabelle, la Mère, la Grand-mère, Hugo, le Père.

Durée approximative : 1h30

La pièce est un diptyque, dont la première partie s'intitule : *En finir (et pour de bon)* et la seconde : *Monstres*.

À l'intérieur de ces parties, chaque scène – ou plutôt chaque séquence, porte le nom d'un ou de plusieurs personnages.

Éléments de décor : un lit, une tombe, un bus, une nuit d'hôtel, un miroir...

La pièce, qui ne se laisse pas aisément résumer, explore, dans une langue et un style très fins et personnels, les rapports de couple, la violence et l'absence de communication au sein de la famille, l'homosexualité, la révolte, l'angoisse latente et le rapport à la mort.

Marie a perdu sa grand-mère, qu'elle n'aimait pas. Elle peine à aimer Isabelle ; Anne et Hugo, eux, se séparent dans le sexe et la brutalité. Anne tue son enfant, et Marie doit régler ses comptes avec sa mère et son père, et surtout cette grand-mère détestée.

Je ne t'aime pas

Et je ne m'aime pas

Et c'est de ta faute

J'aurais bien aimé avoir en face

Quelqu'un à qui j'aurais pu vouloir ressembler

Pas à une morte

Quelqu'un

En face de moi

À qui j'aurais pu vouloir ressembler

C'est raté.

*Titre : **Khasso***

*Auteur : **Moussa Konaté***

Editions : théâtrales

Nombre de personnages : 5

Le roi (30 ans puis 60 ans), le griot (50 ans puis 80 ans), La mère du roi (la soixantaine), le frère du roi (la vingtaine), le chef des armées (la quarantaine)

La pièce se déroule dans deux lieux et à deux époques différentes.

Un vieux roi africain que la colonisation a transformé en homme déchu reçoit la visite de celui qui fut son griot et incarne les valeurs de sa culture. Le roi souhaite évoquer le souvenir de Django, son frère cadet.

Retour trente ans en arrière, alors que l'armée française conquiert cette partie de l'Afrique. Le prince Django a refusé de se battre contre l'envahisseur, persuadé qu'il est que la lutte est inégale et que ses hommes vont se faire massacrer. Il préfère amadouer l'envahisseur et lui tendre un piège. Le chef des armées, qui la hait, tente de le faire passer pour un lâche. Le prince, aveuglé par la colère, le gifle, ce qui provoque son bannissement. Mais à cela, le prince préfère le suicide. Trente ans plus tard le roi, rongé par le remord, demande à son griot s'il aurait pu agir autrement. Le griot lui affirme que non.

Cette pièce est d'une facture et d'une écriture classiques et extrêmement solides. Elle a l'immense avantage de faire porter un regard « de l'intérieur » sur la colonisation. Elle n'omet pas, pourtant, de mettre en lumière les conflits incessants qui déchiraient les sociétés traditionnelles africaines, ainsi que la pesanteur de la coutume. Certains personnages, en particulier celui du griot, sont attachants et singuliers.

*Titre : **Misterioso 119***

*Auteur : **Koffi Kwahulé***

Editions : théâtrales

Distribution : plusieurs jeunes femmes.

Lieu : Une prison

Durée approximative de la pièce : 1h30

Dans un ancien couvent transformé en prison pour jeunes détenues, plusieurs intervenantes extérieures ont mystérieusement disparu, « sans laisser de corps ». Une nouvelle intervenante, pourtant prévenue de ces disparitions, arrive afin de monter un spectacle multidisciplinaire, « théâtre, grande musique, chœur, et pom-pom-girls » ; un nouveau concept, comme on dit. Les détenues forment les Golden Girls, dont se détache plus particulièrement celle qui devra jouer, à elle seule, le rôle du chœur. Elle instaure avec l'intervenante une sorte de rapport amoureux ambigu, où se dessine la mort programmée de cette dernière, scandée par le morceau lancinant de Thelonus Monk : Misterioso (joué par une détenue, au violoncelle)

Dans cette pièce où la parole n'est jamais distribuée – et où les changements de locutrices sont le plus souvent indiqués par un saut de ligne, alternent

- des tableaux éclatés, où chacune des jeunes femmes (on comprend tard qu'il s'agit de détenues dans un ancien couvent) prend la parole de façon aussi obsessionnelle que lacunaire.
- des dialogues entre l'intervenante extérieure et une détenue – toujours la même – celle qui finira par la tuer avec une lime à ongle que l'intervenante, consciente du danger, lui avait offerte.
- des développements plus longs, sous forme de monologues explorant le vie et les états d'âme de chacune des détenues rassemblées.

Cette écriture ouverte dessine également le paysage du monde carcéral, avec son désir d'extérieur, ses réminiscences de meurtres déjà commis, et le poids d'une sexualité qui a peine à exister. Un regard ironique est porté sur la mode du « théâtre en prison ».

*Titre : **Burn baby burn***

*Auteur : **Carine Lacroix***

Editions : L'avant-scène théâtre

Nombre de personnages : 3 (2 filles et 1 garçon) entre 15 et 20 ans

Hirip, maigre, mais pas frêle, « la vitalité des bêtes qui dorment dehors)

Violette, qui a grandi trop vite, « en-dessous ça gronde / une braise jetée au fond d'un puits)

Issa, livreurs de pizzas, « il est vif, sûr de lui, chaleureux, c'est sa dernière livraison ».

Lieu : une station-service abandonnée

Violette arrive dans une station-service abandonnée avec sa mobylette, en panne d'essence. Hirip tient cette étrange station où il n'y a plus d'essence depuis longtemps, et lui offre un café froid. Toutes deux sont des créatures étranges, méfiantes, tout en instinct et en terreur. Elles vont faire progressivement connaissance, en se racontant – en s'inventant ? – une vie totalement hors du commun.

Survient soudain un livreur de pizza, qui va faire basculer cet équilibre fragile. Et le paiera.

La pièce est pleine de souffle et d'inspiration, de rebondissement. Dialogues et passages descriptifs, poétiques et rythmés, alternent. Les trois personnages sont riches et complexes, l'écriture belle et maîtrisée.

*Titre : **L'incarcéré***

*Auteur : **Timothée Laine***

*Editions : Main d'oeuvre
collection « répliques »*

Monologue pour un homme (exercice de poésie orale).

Celui qui parle procède à 'introspection de son identité. Elle est multiple, passant d'une posture à une autre. Il y a d'abord le poète admiratif des grands (Rimbaud, Artaud), puis l'acteur qui a eu l'honneur de jouer Hyppolite dans Phèdre, puis le citoyen, soumis comme tout un chacun aux variations climatiques, médiatiques, politiques et sociales. Il s'agit donc d'un individu qui regarde le monde avec le filtre des écrits des poètes, mais qui est pris au(x) piège(s) de la vie, d'un destin qu'il faut bien accomplir.

L'auteur démultiplie son personnage et le fait parler à titres divers ; JE parle de LUI, Tu est son double, acteur, le public s'exprime par le NOUS, et un hypothétique récepteur de ce monologue est désigné par VOUS.

La construction est linéaire, poétique, l'auteur déroule le fil de sa pensée, de ses méditations, des anecdotes de sa vie... Au fil du récit, toutefois, le NOUS devient pressant et dénonciateur, il analyse les errements de nos vies modernes avec lucidité, puis ce NOUS fait place au JE du poète, exaltant l'influence de la poésie sur la vie, comme un défi.

La langue est celle de la poésie orale, très travaillée, rythmée ; la mise en page souligne l'intériorisation de la parole. Une coupure très précise des vers sculpte l'élocution, parfois syncopée, parfois mélodieuse.

*Titre : **Le bruit des os qui craquent***

*Auteur : **Suzanne Lebeau***

Nombre de personnages : 3

Une jeune fille de 13 ans

Un garçon de 8 ans

Une femme

Lieux : Une forêt (lieu de la fuite), le lieu de l'audition (une lumière isolante)

La pièce raconte l'histoire de la fuite éperdue d'Elikia, kidnappée à 10 ans, enfant-soldat jusqu'à 13, et qui meurt du SIDA à 15 ans, dans un hôpital, après avoir réussi à sauver le petit Joseph et à le ramener auprès des siens.

Elikia écrit un cahier *pour que ses souvenirs soient utiles, pour dire à eux qui font la guerre que si le fusil tue le corps, il tue aussi l'âme de celui qui le porte.*

La pièce, pour tout public, est d'une belle simplicité. Les scènes de fuite d'Elikia et de Joseph, vives et tragi-comiques, alternent avec le récit de l'infirmière qui a accompagnée la jeune fille dans ses dernières semaines. Une façon juste et poignante d'aborder un sujet extrêmement dur sans jamais tomber dans un pathos voyeuriste. Une sorte de conte poétique, leçon de vie.

*Titre : **Requiem***

*Auteur : **Hanokh Levin***

Traduit de l'hébreu par : Laurence Sendrowicz

Editions : Théâtrales

Nombre de personnages : 5 personnages principaux (3 hommes, 2 femmes), personnages secondaires (prostituées, ivrognes)

Lieux : une cabane, une carriole, un cabinet d'infirmier, une route...

Durée approximative : 1h30

Inspiré des 3 nouvelles de Tchekhov, cette pièce « testament » du grand dramaturge israélien met en scène un vieux qui, constatant que sa femme – qu'il a passé sa vie à ignorer - est sur le point de mourir, décide, en dépit de sa pauvreté et de son avarice, de l'emmener consulter. En chemin, dans la carriole qui les transporte, ils croisent des prostituées et des ivrognes qui « philosophent » grossièrement sur la qualité des filles de telle ou telle ville. Ils sont indifférents au sort des deux vieux. C'est le cas également de l'infirmier, qui se contente de donner un poudre de perlimpimpin à la vieille, qui meurt peu de temps après et est emporté par des anges.

Au retour du cimetière, le vieux croise une mère dont l'enfant va mourir. Pris de compassion, il veut l'aider et l'envoie chez l'infirmier, ce qui est fatal pour l'enfant. La mère retrouve le vieux au cimetière, quand elle va enterrer son enfant. Enfin le vieux, sentant sa fin proche également, se rend sans illusions chez l'infirmier. En chemin, dans la carriole, il recroise tous les indifférents grossiers du premier voyage, et est obligé d'écouter le récit du cocher qui a perdu son fils...

Cette pièce est une médiation sur le thème de la mort, terme injuste à l'absurdité de la vie. Avec un humour et une gravité comme en ont eu peu d'auteurs de la 2^{ème} moitié du XX^{ème} siècle, Levin compose une oeuvre lancinante et terrible, crue et infiniment poétique.

Titre : Roxelane

Auteur : Philippe LOUBAT-DELRANC

Nombre de personnages : 5 (2 femmes, 3 hommes)

Durée approximative : 2 heures

Découpage classique en 4 actes

Deux lieux distincts : l'habitation de Soliman et de Roxelane, et le palais englouti A Istanbul, dans une Turquie qu'ils voudraient moderne, entièrement tournée vers l'Europe, Soliman et Roxelane ont fait fortune dans les affaires immobilières. Soliman, le constructeur, le défenseur du capitalisme mondialisé, souhaite quitter les affaires et passer la main à ses fils : Mustafa, né d'une premier mariage et Selim, l'enfant qu'il a eu avec Roxelane. Il leur demande de lui soumettre un projet concernant l'avenir d'un vieux quartier de maisons en bois. Le conflit ne va pas tarder à éclater, les desseins opposés des deux garçons faisant ressortir la haine viscérale de Mustafa pour sa belle-mère, mais aussi l'empreinte indélébile que Roxelane laisse sur son propre fils. Une version moderne d'une tragédie familiale.

Un théâtre de chair qui s'impose par sa langue singulière et familière à la fois. L'action est d'ailleurs menée par les mots, des mots simples, répétés, obsessionnels, crus, qui mènent à l'irréparable. Si la réalité sociale et politique est bien celle d'aujourd'hui, on est toutefois dans un univers parfois fantastique et légèrement décalé.

Titre : Maman est folle

Auteur : Frédéric Mauvignier

Nombre de personnages : 5 (4 femmes, 1 homme)

Nathalie, femme mariée ; Joanne, prostituée ; Agathe, fille fantasmée de Nathalie ; le père et la mère de Nathalie

Durée approximative : 1h15

Lieux : une nationale, le plateau, un petit appartement, un garçonnière, une « maison blanche »

10 scènes

Nathalie, consciente qu'elle est en train de perdre l'homme de sa vie, se débat jusqu'à la folie pour le reconquérir. Elle engage une prostituée, pour lui redonner le goût à l'amour. Mais au fil de leurs rencontres, quand Joanne fait ses « rapports », Nathalie se rend compte que son mari et cette femme sont tombés amoureux l'un de l'autre, au point d'avoir fait un enfant.

Enfant qu'elle n'a jamais pu avoir.

Les duos entre les deux femmes sont entrecoupés d'apparitions fantomatiques d'Agathe, la fille qu'aurait voulu avoir Nathalie et qui ne naîtra jamais, et d'interventions des parents, lâches et égoïstes, qui ne comprennent rien à leur fille.

Nathalie sombre définitivement dans la folie, et commet l'irréparable.

La pièce est très habilement construite, sur le mode d'un thriller, et on est rapidement pris dans le tourbillon de cette souffrance et de cette démence, servis par une écriture au cordeau, rythmée, parfois abrupte, conçue comme une partition, aux accents parfois drôles, parfois tragiques faits de l'obstination douloureuse et furieuse de Nathalie, des chansons douces d'Agathe, de la sensualité de Joanne ou de la petitesse des parents...

*Titre : **Trois***

*Auteur : **Meic Povey***

Traduit du gallois (via l'anglais) par : Isabelle Famchon

Editions : Union des Théâtres del'Europe

Nombre de personnages : 3 femmes (la grand-mère, la mère, la fille)

Durée approximative : 1h20

Décor : un espace, trois chaises

Récits et échanges de trois femmes, trois générations, sur un mode minimaliste de non-dits.

Une écriture « en creux ». Trois mondes, et le même monde. Les choses changent, et rien ne change...

Au fil de la pièce, tendresse, rancœur, dépits, espoirs, toute une circulation de sentiments perceptibles et imperceptibles, toutes ces petites choses qui grandissent dans l'enfermement des solitudes, et le partage d'une même volonté d'en sortir. Prisonnières de leurs vies, de la société dans laquelle elles vivent, ces trois femmes pratiquent la violence verbale avec une certaine douceur...

Titre : **Huit monologues** (1976 – 2004)

Auteur : **Jacques Probst**

Editions : Bernard Campiche, Orbe, Suisse

Premier d'une série de volumes consacrés à l'oeuvre de Bernard Probst, celui-ci rassemble les monologues suivants :

Lise, l'île : monologue pour une actrice. L'action se situe sur une île où cette femme va rester, seule, sur une terre inondée de lumière. A la tombée de la nuit, des centaines de rats sortent et lui tiennent compagnie. Un jour, elle reçoit la visite d'un marin et se pare de ses plus beaux atours. Elle boit, médite et sombre dans le délire, sachant qu'elle n'a pas d'issue.

Torito : d'après une nouvelle du même nom, de Julio Cortazar. Longue partition sur la boxe dont le personnage Tito est le protagoniste. Texte accompagné d'une partition pour orchestre de jazz

La lettre de New York : longue lettre qui relate l'aventure d'un homme émigré à New York avec comme seul bien un accordéon. Il rencontre des musiciens doués comme lui qui l'aideront à faire connaître son instrument. Il mourra assassiné.

Le banc de touche : Un entraîneur de football est confronté au dernier match de son équipe déchu.

Torito 2 : Dans un vestiaire, une heure avant le combat, un boxeur se prépare, la tension monte, l'homme se livre intimement, le texte s'envole au-delà du ring.

Ce qu'a dit Jens Munk à son équipage : récit d'un navigateur danois parti explorer les mers au 17^{ème} siècle et qui se retrouve prisonnier des glaces.

Chabag : sur le périple d'émigrants vaudois partis pour la Russie au 19^{ème} siècle.

Aldjia le femme divisée : sur la femme du Livre des Juges de l'Ancien Testament, violée et tuée. Précédé de *La maison rose*, et de *Quelques notes de jour, quelques notes de nuit*.

« L'écriture respire, bat au rythme d'une pulsation profonde et douloureuse, qui ne demande qu'à s'incarner. Son souffle puissant traverse ces destins particuliers, devient intemporel, visionnaire, acquiert une grandeur tragique. La voix qui se fait entendre traverse les siècles, jaillit d'un passé mythique, évoque des forces noires, violentes, destructrices, à côté desquelles le courage de ceux qui ont tout osé, tout entrepris, tout quitté, avec des moyens dérisoires et voués à l'échec, est à la fois pathétique et exemplaire. »

*Titre : **Le chant du Muezzin***

*Auteur : **Jacques Probst***

Editions : Bernard Campiche, Orbe, Suisse

Nombre de personnages : 5 (3 hommes, 2 femmes)

Solweig vieille ; Solweig jeune ; Midji ; Midji jeune (alias Midjas) ; Ahmed

Un orchestre (ou un musicien)

Durée approximative : 1h30

La vieille Solweig est tyrannique et boit trop. Entourée de musiciens et de son vieux compagnon , Midji, elle tente de se rappeler ce que le couple était il y a des années. Solweig alors était jeune, aimable, et très belle. En arrivant dans ce pays d’Afrique du Nord, elle a immédiatement fasciné les hommes, d’abord Ahmed, son guide – dont elle fera son amant – mais surtout Midjas qui, voyant que le chant des muezzins la séduit, la précédera dans toutes les villes qu’elle visitera, pour prendre leur place et chanter, du haut des minarets, non plus la grandeur du prophète, mais son seul amour. Les villes, une fois privées de leur muezzin, dépérissent, si bien que Solweig et Ahmed laissent des déserts derrière eux. A la 17^{ème} et dernière ville, Solweig décide de faire tomber Midjas de son minaret pour en faire l’homme de sa vie. Depuis, le couple vit comme il peut dans des villes quasi-mortes. Et Solweig règle ses comptes, avec celle qu’elle a été, surtout.

Cette pièce est fondée sur un jeu très habile : le passé et le présent s’entrecroisent. Grâce à ce principe, Jacques Probst place Solweig et Midji face à leur déchéance par la rencontre avec les personnes qu’ils ont été dans leur jeunesse. Cette pièce est une réflexion très juste et poignante sur l’âge (« avec le temps, est-on toujours la même personne ? ») C’est aussi et surtout l’histoire d’une chute décrite avec beaucoup de poésie et de cruauté. Le contraste, au plan dramaturgique et au plan de la langue est parfois violent. Solweig vieille oscille entre une poésie et une crudité quasi-obscène, ce qui n’est pas sans susciter un comique certain. Un très grand rôle pour une comédienne âgée.

*Titre : **Le philosophe et la putain***

*Auteur : **Jacques Rampal***

Nombre de personnages ; 7 (5 hommes, 2 femmes) et un chien

La pièce se déroule à deux époques différentes ; en 364 avant J.C., puis 37 ans plus tard. Elle a pour décor unique le port de Corinthe, où Diogène vit dans son tonneau.

La première situation met en présence Platon, Anthisthène, un chien (qu'on prend d'abord pour Diogène) et Diogène lui-même. Il est question du cynisme, de l'homme-chien et de l'homme-humain. Anthisthène reproche Diogène sa tentation du désir médiatique. La place du philosophe n'est pas dans la rue.

Beau personnage que celui de ce chien – appelé Zeus – qui accompagne Diogène. Puis, c'est au tour d'une prostituée de venir voir Diogène, ce qui offre le prétexte d'une dispute sur l'amour et la sensibilité. Arrivent ensuite une gueuse et un satyre : rencontre entre deux cochons et Diogène le chien.

Animaux contre animaux. Que faire de son corps ? Où se niche l'animalité ?

Les dialogues sont secs et nerveux, âpres, même. Le théâtre agit et la pensée aussi. Beau personnage d'un homme rebelle et qui le restera jusqu'à sa mort.

*Titre : **Contre les bêtes***

*Auteur : **Jacques Rebotier***

Editions : Harpo &

Le texte, fait de jeux de langage brillants, distordus, poétiques, musicaux (un style rabelaisien, quelque chose entre Jarry et Pierre Dac), est un manifeste « écologiste », une diatribe contre « l'Homme », qui détruit la nature, et le monde qui est « bête ».

C'est un texte très proche de la poésie orale et de la partition musicale a capella. Les mots jouent très librement de leur sonorité et parfois de leur sens. La maîtrise du texte est totale.

*Titre : **Ennemi public** (Kohlhaas)*

*Auteur : **István Tasnádi***

Traduit du hongrois par : Françoise Bougeard

Editions : l'Espace d'un instant

Durée approximative : 1h30

Nombre de personnages : une vingtaine (la pièce peut être jouée par 7 ou 8 acteurs)

S'inspirant de la nouvelle de Kleist, l'auteur – entre autre dramaturge d'Arpad Schilling – raconte la révolte d'un paysan, Michael Kohlhaas, petit propriétaire éleveur de chevaux, grand fanatique des textes de Luther – donc épris de droiture et de justice – entraîné malgré lui dans un tourbillon d'injustices et de malhonnêtetés. Parti vendre ses chevaux, il est arrêté par un hobereau décadent et ses sbires qui lui confisquent ses deux plus beaux chevaux, prétextant qu'il n'a pas de sauf-conduit pour circuler sur ses terres. Quand il vient récupérer ses chevaux, on lui donne deux vieilles rosses. L'obéissance de Kohlhaas va alors céder le pas à son sens de la justice et, fatalement, à sa révolte. Il parvient à entraîner une armée de petites gens révoltés et, au nom de ses idéaux luthériens, se bat contre les puissants corrompus. Le combat est inégal, et malgré l'intercession de Luther – assez peu insistante il faut bien le dire – auprès du Prince, il finira sur l'échafaud, non sans avoir renié toutes ses croyances en la justice et la bonté de l'homme.

L'originalité de la pièce est de faire raconter l'histoire de Kohlhaas par les deux chevaux qui ont été retenus prisonniers et maltraités. Le ton est tragi-comique...

Quand la pièce commence, la jument et l'étalon sont dans une écorcherie, et ne se font aucune illusion sur le sort qui les attend. Ils déroulent alors les événements qui les ont conduits là. 28 scènes courtes nous transportent dans chaque lieu de l'histoire. Plus de vingt personnages éclairent le récit.

La langue est concise, précise, sans fioritures, elle va à l'essentiel et donne à cette histoire l'allure d'une fable intemporelle.

Titre : A la tombée de la nuit

Auteur : Peter Turrini

Traduit de l'allemand (Autriche) par : Henri Christophe

Nombre de personnages : 9 (4 femmes, 5 hommes)

La comtesse (71 ans) ; Clara, sa fille (36 ans) ; Lisa, la bonne ; Une jeune fille de 17 ans ; Filippo, mari de Clara (27 ans) ; Maître Meier-Waldhof (48 ans) ; Vincent, un poète ; Giuseppe, un peintre ; Alois, un garçon du village (15 ans), assez gros

Lieu : Le jardin d'une maison de maître

Durée approximative : 1h30

Dans le jardin d'une maison de maître, au sud de la Carinthie, un après-midi de la fin de l'été 1959, sont réunis des hôtes mécènes : la comtesse, appelée madame Schwarz, sa fille Clara et Filippo son jeune mari, compositeur, et leurs invités : Giuseppe, Vincent et l'avocat de la famille Meier-Waldhof. La pièce se déroule autour d'une table de jardin servie et desservie par Lisa, la bonne (au service de tous). Filippo – qui se dit pédéraste, a tenu à la présence d'Aloïs, adolescent du village mal dégrossi, témoins muet de cette réunion.

Sous le regard acerbe et les propos méprisants de la comtesse, chacun va prendre part à la conversation, évoquant la politique (on est en Autriche, et plus particulièrement en Carinthie, et le nazisme habite encore tous les esprits et les pratiques), la sexualité (les habitudes de chacun sont évoquées crûment) , l'art – la poésie, la musique – l'argent (il est question de mettre sous tutelle la comtesse), tandis que Clara, apparemment détachée de tout ce qui se passe autour d'elle, attend la tombée de la nuit pour se livrer à un jeu : dès qu'il fera noir, chacun pourra jouer le rôle qu'il veut , exprimer ses désirs et les réaliser. Mais la nuit venue, les invités auront tous disparu, et elle restera seule avec Aloïs.

La structure de la pièce est classique, et les personnages représentent des archétypes d'une société bourgeoise décadente. Aristocratie finissante, néo-nazis, enfants gâtés, artistes et intellectuels complaisants. L'auteur organise une tension entre tous ces personnages, dépendant les uns des autres soit financièrement, soit affectivement.

Cette tension est essentiellement portée par la langue ; la parole des personnages est exprimée librement, sur le mode d'une provocation constante. Les mots de la comtesse par exemple sont d'une méchanceté féroce, exprimant toute la supériorité et l'aigreur d'une classe vouée à toutes les compromissions, nostalgiques de sa pseudo-grandeur passée. Ceux de Filippo, l'artiste nanti, alcoolique, qui ne parvient plus à créer, véhicule l'ambiguïté d'un homme qui se sert d'un langage pornographique pour exister...

Texte puissant, regard impitoyable sur une certaine Autriche, creuset du conservatisme réactionnaire européen, qui comporte beaucoup de niveaux d'analyse et traite de sujets qui ont plus que jamais une résonance aujourd'hui.

*Titre : **Time Bomb***

*Auteur : **Dorothee Zumstein***

*Editions : Comp'act
journées d'auteurs de Lyon*

Nombre de personnages : une quinzaine

Lieux : divers endroits-clés de la vie d'Ulrike Meinhof

Durée approximative : 1h45

La pièce s'inspire de la vie d'Ulrike Meinhof (Erika), journaliste puis militante de la Fraction Armée Rouge, retrouvée pendue dans sa cellule le 8 mai 1976 dans la prison de Stuttgart-Stammheim.

L'action s'étend sur 9 ans, de 1967 à 1976.

15 personnages sont mis en jeu pour évoquer la vie d'Ulrike-Erika ; son mari, la maîtresse de son mari, ses amis politiques, de jeunes « révoltés »... Chacun a sa part de vérité et éclaire des moments de la vie de la terroriste.

Son ami écrivain, et amant, Heinrich fait remonter l'origine de sa révolte à son enfance. A neuf ans, elle a entendu à la radio l'exécution à la hache de jeunes résistants, dont Sophie Scholl, à l'oppression nazie. Plus tard, elle tombera amoureuse d'un bellâtre qui la trompera très vite, mais elle tentera d'être une bonne épouse et une bonne mère. Journaliste, elle défend très vite les idées d'extrême gauche, puis rallie son combat, et « bascule » dans l'action armée.

Prologue : deux personnages observent et commentent le suicide d'Ulrike. S'agirait-il d'un rêve ?

L'acte 1 se déroule sur une île où Erika passe ses vacances. C'est là que son destin bascule.

Elle va se consacrer à la lutte contre les injustices.

L'acte 2 se passe à Hambourg, en 1969 ; Heinrich et Erika commentent le combat de celle-ci contre les injustices et l'oppression qui règnent en Allemagne à cette époque.

L'acte 3 met en scène Erika et ses compagnons de lutte pour sortir Klaus de prison. Erika tue un gardien. Elle devient ennemi public n° 1. L'engrenage est lancé.

Dans l'acte 4 Erika est en prison et décide de se suicider un jour symbolique, celui de l'anniversaire de la défaite de l'Allemagne nazie ;

Dans l'épilogue, Heinrich se souvient et moralise. Il est resté jusqu'au bout l'ami d'Erika :

« Tant que vous punirez de plus lourdes peines Celui qui est votre miroir, Vous vous fuirez vous-même. »

La langue imprime à cette pièce un rythme passionnant. Elle est riche, argumentée, construit le récit de façon maîtrisée, entraînant le lecteur dans des réflexions politiques et psychologiques qui lui permettent de mieux cerner ces personnages d'un romantisme désespéré, luttant contre un monde hypocrite et injuste, dont nous sommes toujours les victimes. Il s'agit de regarder en face une part de l'histoire du monde occidental, d'en tirer des enseignements. Se dessine également un très beau portrait de femme.